

MATHIEU LARNAUDIE, *LES EFFONDÉRÉS*. LE POUVOIR, L'ARGENT ET LE ROMANESQUE...

Mara Magda Maftei

Facultatea de Relatii Economice Internationale, Academia de Studii Economice
din Bucuresti, Piata Romana, nr.6, sector 1, Bucuresti, Romania

Observatoire des écritures contemporaines françaises et francophones, Université
Paris Nanterre, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre Cedex, France

magda.maftei@rei.ase.ro

Mathieu Larnaudie's *Les Effondrés*. Power, money, and fiction...

Abstract: This paper analyses Mathieu Larnaudie's novel *Les Effondrés*, which was published by Éditions Actes Sud in 2010. Its aim is to show that his novel is built around two perspectives, literary and economic, but also to emphasize the belonging of Mathieu Larnaudie to the Inculte collective. This membership assures him a unique place. The Incultes are implementing a new way of looking at the real: it is the multifaceted nature of the interpretation of the real that interests them. As *Les Effondrés* illustrates perfectly, it is about a kind of de-totalization practised by the novel since the author leaves to the reader the possibility of reconstructing the text in his own way. The Incultes no longer have ideological force. Larnaudie's novel is not a personalized denunciation, much less a chronicle of the economic crisis that began in 2007, but a treatment of information already known by all his contemporaries, in a manner that is specific for a writer belonging to the Inculte collective. The analysis of Larnaudie's text shows us the very good knowledge the writer has of the economic problems caused by the subprime crisis and it confirms his strong membership of the Inculte collective. Consequently, it can once again be concluded that a literary work is indeed the product of a socio-economic, political, and cultural context, belonging to which plays a determining role in the constitution of a work.

Keywords: Mathieu Larnaudie; *Les Effondrés*; subprime crisis; the Inculte collective; power; money

Résumé : Cet article s'attache à analyser le roman de Mathieu Larnaudie, *Les Effondrés*, sorti aux Éditions Actes Sud en 2010. Son but est de montrer que ce roman est construit autour de deux perspectives, littéraire et économique, mais aussi d'insister sur l'appartenance de Mathieu Larnaudie au collectif Inculte. Cette appartenance lui réserve une place unique. Les Incultes disposent d'une nouvelle manière d'envisager le réel : c'est le

caractère protéiforme de l'interprétation du réel qui les intéresse. Comme *Les Effondrés* l'illustre parfaitement, il s'agit d'une sorte de dé-totalisation pratiquée par le roman puisque l'auteur laisse au lecteur un travail de recombinaison du texte à sa façon. Les Incultes n'ont plus de force idéologique. Le roman de Larnaudie n'est pas une dénonciation personnalisée, encore moins une chronique de la crise économique qui débute en 2007, mais le traitement d'une information connue par tous les contemporains à la manière d'un écrivain appartenant au collectif Inculte. L'analyse du texte de Larnaudie nous montre d'un côté la très bonne connaissance qu'a l'écrivain des problèmes économiques engendrés par la crise des subprimes et confirme par ailleurs la forte appartenance de celui-ci au collectif Inculte. Par conséquent, nous pouvons conclure qu'une œuvre littéraire est bien le produit d'un contexte socio-économique, politique et culturel. Il s'agit d'une intégration qui joue un rôle déterminant dans la constitution d'une œuvre.

Mots clés : Mathieu Larnaudie ; *Les Effondrés* ; crise des subprimes ; le collectif Inculte ; pouvoir, argent

1. Introduction

Le roman de Mathieu Larnaudie, *Les Effondrés*, sorti aux Éditions Actes Sud en 2010, est construit autour de deux perspectives : l'une littéraire et l'autre économique.

Afin de mettre en valeur l'originalité de son travail, j'organiserai mon article en deux sections. La première insiste sur le contexte romanesque (le collectif Inculte-s) et la seconde sur le contexte macroéconomique (la crise des *subprimes*) qui ont inspiré la rédaction du roman *Les Effondrés*, ou plus simplement sur la forme et sur le contenu d'un ouvrage bien en prise avec son époque. Je désire ainsi alimenter l'idée que j'ai développée dans d'autres travaux, selon laquelle une œuvre littéraire est bien le produit du contexte socio-économique et politique de son temps (ce qui explique par ailleurs les dérapages politiques des écrivains engagés), mais aussi du contexte socio-culturel, qui joue un rôle déterminant dans la constitution d'une œuvre. Il est difficile de s'imaginer le réel¹ et la fiction évoluant comme deux lignes parallèles, à l'exception peut-être de la littérature de science-fiction et des dystopies comme *Nous autres* (1920) d'Ievgueni Zamiatine, *Le Meilleur des mondes* (1923) d'Al-dous Huxley ou 1984 (1948) de George Orwell...

2. La forme – le contexte romanesque : le collectif Inculte(s)

Mathieu Larnaudie fait partie d'un collectif, qui conserve la singularité romanesque de chaque adhérent. Il s'agit du collectif Inculte, qui n'est ni un groupe² et ni, encore moins, une génération³ (faute de style commun unique, cohérence formelle, de manifestes, de chef de file). Dans l'avant-propos du volume *Devenirs du roman* (2007) nous

¹ Par référence à la différence essentielle que Jacques Lacan fait entre réel et réalité : « (...) le réel se distingue de la réalité ». Cette dernière appartient au registre symbolique, imaginaire. La réalité, « c'est le réel apprivoisé par le symbolique, avec lequel va se tisser l'imaginaire » (Lacan 2001 : 408).

² Voir le point de vue d'Alexandre Gefen qui qualifie les Incultes de « groupe très influent » (2016 : 116) et même « d'école littéraire » (*Ibid.* : 119).

³ Un groupe ou une génération sont assez souvent associés à un engagement politique dans un contexte autoritaire ou totalitaire ou bien en réaction à celui-ci (exemples : la génération de l'entre-deux-guerres en Roumanie, *Les Temps modernes* dans les années 1940-1950, *Tel Quel* dans les années 1960-1970, etc.).

pouvons d'ailleurs lire : « Les auteurs qui le composent sont divers, irréductibles les uns aux autres, insubsumables à une énonciation unifiée. Il ne peut être question de les fédérer arbitrairement sous quelque espèce (mouvement, bannière, conviction) que ce soit » (Collectif Inculte 2007 : 12). Ce « collectif à géométrie variable » (Le Collectif Inculte <https://inculte.fr/auteurs/collectif-inculte/> [03/1/2020]) », qui opère un lien entre littérature, philosophie et sciences sociales (Bruce Bégout, Arno Bertina, Claro, Alexandre Civico, Mathias Enard, Hélène Gaudy, Maylis de Kerangal, Mathieu Larnaudie, Nicolas Richard, Oliver Rohe, Jérôme Schmidt, Philippe Vasset, Christophe Pa-viot, François Bégaudeau, Joy Sorman), se pose en revanche des questions communes concernant les rapports du roman avec le réel et la conciliation de la réalité et de la fiction. La libération des Incultes vis-à-vis des « contraintes » romanesques traditionnellement attendues avait déjà été opérée par le « Nouveau roman », qui refusait la linéarité narrative, l'intrigue, l'omniscience et la chronologie, en faveur d'un roman construit à partir des combinaisons qu'offrent la langue et sans aucune référence à la réalité (Simon 2006). Qu'apportent d'original les Incultes par rapport au travail de déconstruction déjà accompli par « Le Nouveau Roman » ?

Ils se proposent de « vivre cette pensée-expérience de la langue et du monde qu'est le roman » (Collectif Inculte 2007 : 13), mais, à l'inverse des « nouveaux romanciers » qui renonçaient, si l'on en croit Robbe-Grillet et Ricardou, à représenter le réel, les Incultes s'interrogent sur les rapports du roman contemporain avec le réel : « En quoi celui-ci affecte-t-il la forme romanesque, et en quoi le roman affecte-t-il le réel en retour ? » (Collectif Inculte 2007 : 13). Leur réponse est très simple. Ils cherchent l'infidélité par rapport au réel, la transcription de celui-ci en fonction de la perception que chaque écrivain peut lui donner. Le réel est une donnée unique, son interprétation est assez souvent multiple. C'est ce caractère protéiforme de l'interprétation du réel qui intéresse les Incultes. Il s'agit d'une interprétation qui cherche aussi des formes textuelles expérimentales au nom du primat de l'art sur toutes autres formes d'engagements. C'est par exemple le cas dans les deux premiers livres de Mathieu Larnaudie, *Habitations simultanées* (2002) et *Pôle de résidence momentanée* (2007), et dans ceux de Philippe Vasset, *Exemplaire de démonstration : Machines, I* (2003) et *Carte muette : Machines, II* (2004). « La littérature fabrique du réel ; elle l'agence, elle le rend lisible et le suscite ; en tant que pensée sensible, elle participe pleinement de ce qui le compose » (Larnaudie 2009 : 341).

Les Incultes mettent donc en œuvre leur projet autour de la question de l'infidélité du roman au réel, réel ressenti comme expérience personnelle à laquelle chaque auteur donne une forme particulière puisque la littérature inculte est un laboratoire de formes de vie.⁴

Les Incultes s'individualisent aussi puisqu'ils pratiquent une littérature aux croisements de l'histoire, de l'économie et de la géographie (voir *Boussole* et *Zone* de Mathias Enard, *Notre désir est sans remède* de Mathieu Larnaudie, *Tangente vers l'est* de Maylis de Kerangal, *Des Châteaux qui brûlent* d'Arno Bertina...). Cependant, ce n'est pas le réel que le lecteur découvre en lisant leurs textes, mais plutôt la réalité

⁴ Voir l'archéologie de la notion de « formes de vie » dans Sandra Laugier et Estelle Ferrarese (2018).

(l'imaginaire tissé à travers le symbolique). Il s'agit d'une sorte de dé-totalisation pratiquée par le roman (on laisse au lecteur un travail de recomposition du texte, sachant qu'il connaît déjà l'histoire). Par exemple, le lecteur n'apprend aucune information de plus en lisant le roman de Larnaudie, *Les Effondrés*. Au contraire, le lecteur superpose le réel sur la réalité afin de tirer, à la fin, sa propre interprétation. Avec le roman contemporain, perçu comme expérience romanesque et forme de connaissance, l'écrivain contemporain devrait presque préfacer son œuvre afin de donner sa vision de l'histoire racontée.

Comme l'écriture n'est plus liée à la question de la vérité, quelle forme donner à cette écriture nouvelle, sachant pertinemment que la liberté totale est impossible puisqu'il existe déjà un référent dans la tête du lecteur et ce référent est connu sous l'appellation de roman ? Les Incultes ont une « excuse » : ils se disent autodidactes, amateurs, tributaires d'une littérature qui « intègre cette idée de bâtardise, de non-noblesse du propos » (Bégaudeau et alli 2007 : 18).

Larnaudie revient de nouveau sur son caractère autodidacte dans un article publié dans *Le Matricule des Anges* : « Je me suis toujours vécu comme illégitime sur le plan culturel puisqu'il n'y avait pas beaucoup de culture chez moi, et je garde encore un complexe d'illégitimité » (Larnaudie 2016 : 18).

En définitive, le mot « in-cultes » a au moins un double sens, comme l'expliquent Dominique Viart et Wolfgang Asholt : « *incultes envers les savoirs autorisés, et sans culte rendu aux modèles imposés* » (Viart, Asholt 2020 : 20). Les Incultes tiennent à « s'éloigner de la posture du spécialiste, pour susciter un décalage, une décontextualisation, ou pour reprendre le terme de Gilles Deleuze une déterritorialisation, qui amène chacun hors de sa zone de confort » (Demanze 2017).

Le point fort des Incultes reste leur rapport avec le documentaire, avec le savoir comme matériau, tout en restant autodidactes. Thomas Clerc (2014 : 117-123) insiste sur l'importance de l'utilisation du document dans la littérature contemporaine, sur la dimension didactique de la littérature tant pour le lecteur, qui apprend à travers le texte, que pour l'auteur qui se documente avant de se lancer dans l'écriture. Écrire en marge du réel, de l'Histoire est un phénomène qui commença au XIX^{ème} siècle avec le roman réaliste. Clerc invoque la figure du romancier-documentaliste apparue à ce moment-là tandis que Christophe Pradeau (Collectif Inculte 2014 : 125-136) souligne le changement de l'usage que les romanciers ont fait du document au fil du temps, avec en revanche une même constante, qui est celle de se rapporter au présent.

Au XXI^{ème} siècle, l'ambition des Incultes est de développer le genre le moins littéraire possible, entre savoir et écriture, comme Thomas Clerc le fait dans *Maurice Sachs, le désœuvré* (2005), Joy Sorman dans *Paris Gare du nord* (2011) ou *L'inhabitable* (2016), Mathieu Larnaudie dans *Les Effondrés* (2010) ou *Les jeunes gens* (2018).

D'autres Incultes utilisent des personnages historiques ou des figures déjà existantes dans un désir de réécrire l'histoire : « L'écrivain contemporain est historien-critique puisque l'Histoire est une construction » (Collectif Inculte 2014 : 122). Nous l'observons bien d'ailleurs dans le roman de Mathieu Larnaudie, *Notre désir est sans remède*, où l'auteur s'inspire de la vie de Frances Farmer, étoile montante d'Hollywood

dans les années 1930, mise ensuite au ban de la société hollywoodienne, internée pendant dix ans et soumise au traitement par des électrochocs, destinés à l'époque à soigner les maladies mentales. Avant de mourir, elle s'était décidée à travailler sur sa biographie afin de donner une version personnelle de sa traversée. Mathieu Larnaudie montre justement le traitement de la femme dans les années 1930 aux États-Unis, de la femme réduite à son image. Comme l'explique Larnaudie lui-même, les Incultes pratiquent une littérature profane qui renverse, conteste le rapport de l'individu avec le pouvoir, avec l'autorité, dans un essai qui se veut « idiot », autodidacte, en dehors des normes romanesques. Il s'agit de dresser une fiction en marge d'un « homme banal » ou d'un « coureur de foot », d'un « agent secret » ou d'un « écrivain mineur », d'un « groupe de punk » ou d'un « groupe armé », d'une « théorie scientifique » ou d'une « compilation de documents historiques », comme l'écrit Mathieu Larnaudie (2009 : 345).

Le rapport de l'individu avec le pouvoir a d'ailleurs presque toujours fasciné l'écrivain Mathieu Larnaudie (voir par exemple *Les Effondrés* - 2010, *Acharnement* - 2012, *Notre désir est sans remède* - 2015, *Les jeunes gens* - 2018). En bon lecteur de Foucault (Foucault 1971), Larnaudie sait que la théorie n'est que seconde et que les individus sont en fait assujettis à une doctrine et même éventuellement à une mode.

Pour tous les romans qui donnent « la primauté de la matière sur l'idée » (Collectif Inculte 2007 : 234), Olivier de Solminihac a un nom précis. Il les appelle « matièrelistes ».

Le roman vu par les Incultes est donc en rapport étroit avec le matériau ; la littérature est le reflet de son époque de la même manière qu'elle décharge sur le réel une vision fragmentaire, interprétative de celui-ci et cela grâce à un rapport de plus en plus étroit avec le matériau. Philippe Vasset explique le moment où il commença à comprendre :

Que je n'écrivais pas des livres pour concurrencer le réel, mais je cherchais plutôt à développer des textes à partir de réalités trouées, de lieux ou de moments où l'information était incomplète, contradictoire et incompréhensible et où fantasmes et hypothèses venaient presque naturellement prendre le relais d'un monde qui se dérobaît (Collectif Inculte 2014 : 244).

Mais pour bien réussir ce mariage entre matériau et imaginaire, les écrivains ont besoin d'inventer un nouveau rapport au langage. C'est justement ce rapport qui a changé depuis le XIX^{ème} siècle avec une avidité de liberté exprimée à travers l'écriture très fortement ressentie chez les Incultes.

La langue est un moyen et non pas un outil partagé en commun à la manière des formalistes, puisque les Incultes ne sont pas organisés sous forme d'école ou de mouvement. Malgré ce souhait de liberté totale, travailler sur la forme d'un récit à travers le seul moyen évident, qui est la langue, peut devenir aussi une forme d'encadrement.

Si la langue impose du sens, la littérature ne devrait surtout pas l'imposer. Dans cette révolte contre la littérature qui impose du sens, Mathieu Larnaudie utilise donc la langue comme moyen critique ; le héros de ses romans devient l'écriture elle-

même, ce qui est d'autant plus visible dans *Les Effondrés*. Il semblerait que la dérégulation financière telle qu'elle fut appliquée par Margaret Thatcher et Ronald Reagan dans les années 1980, suivant l'idéologie monétariste de Milton Friedman, aurait eu un impact sur l'essoufflement de normes collectives d'écriture au profit d'une liberté textuelle telle qu'on ne l'avait jamais rencontrée auparavant. Il n'existe pas un style des Incultes et encore moins un style unique qui puisse caractériser l'écrivain Inculte, Mathieu Larnaudie. Il est caméléonesque, il change de style de roman en roman. Il embrasse le journalisme dans *Les jeunes gens*, la parodie politique dans *Acharnement*, la psychologie dans *Notre désir est sans remède*, la catastrophe dans *Les Effondrés*, mettant en avant-scène une phrase presque abusive qui s'étale sur plusieurs pages. Il s'agit d'une phrase qui broie par répétition et dont le but est d'écraser, de fatiguer afin de dépeindre l'état de lassitude et de déprime qui suit l'échec et l'effondrement psychique des personnes normalement habituées au succès financier. La relation de Larnaudie avec la langue est le but de l'écriture même, une écriture que Larnaudie décrit comme le lieu d'une expérience de l'usage du langage et du monde. Cette écriture est aussi le résultat d'un nouvel accès au réel qui se fait aujourd'hui de plus en plus à travers les images, les signes, les algorithmes. « Nous vivons sous l'empire généralisé des signes » puisque nous sommes devenus *volens nolens* « des êtres perpétuellement mobilisés par des signes » (Collectif Inculte 2014 : 87). La fiction est donc le résultat d'un mélange de formes extralittéraires, qui arrivent chez nous en avalanche à travers le numérique et qui perturbent l'imaginaire. À force de tailler et de découper dans ce déluge informationnel qui nous envahit, la fiction devient plus tributaire du conscient que de l'imaginaire. Donc l'écrivain se voit presque obligé de bricoler « une pluralité inarticulée de micro-récits, d'articles, de reportages, de vidéos [...] d'histoires éparses et a priori sans liens qui nous parvenaient par mille biais, en mille lieux, de façon discontinue » (Collectif Inculte 2014 : 100). C'est ainsi que Mathieu Larnaudie explique sa manière de gérer le matériau publié au sujet de la crise des *subprimes* qui représente la source de son roman *Les Effondrés*.

3. Le contenu – la crise des *subprimes* et le roman *Les Effondrés*

Trois importants romans réalistes ont analysé la relation entre le pouvoir et l'argent avant la publication des *Effondrés* de Mathieu Larnaudie. Il s'agit de *Lucien Leuwen* (1835) de Stendhal, de *La Maison Nucingen* (1838) de Balzac et de *L'Argent* (1891) de Zola. Il faut aussi ajouter le roman du contemporain Antoine Bello, *Roman américain*, sorti chez Gallimard en 2014.

Le sujet n'est donc pas nouveau, mais le contexte et l'architecture du texte le sont. L'originalité du roman de Larnaudie réside dans la manière avec laquelle il traite l'avalanche de l'information, qu'il expose sous la forme d'une phrase qui :

s'est progressivement faite tête chercheuse, qui est allée à la rencontre des matériaux qui lui étaient utiles. La phrase poussait de l'intérieur, par le milieu comme aurait dit Deleuze, s'incisait, créait sa temporalité propre, se recourbait, s'enchâssait, se déliait, s'informait, découvrait de nouvelles dimensions qu'une subordonnée tenait repliées. Le document ne précédait plus l'écriture mais en procédait (Collectif Inculte 2014 : 101).

Mais Larnaudie partage le manque de linéarité narrative, la concentration de l'action sur un laps de temps très court (le resserrage du temps narratif) avec *Ulysses* de James Joyce⁵ ou avec *Tristram Shandy* de Laurence Sterne⁶ qui, par des digressions insérées dans le récit principal, bouleversèrent, à l'époque de leur publication, la structure narrative traditionnelle, ou encore avec d'autres écrivains Incultes, comme Mathias Enard, dans *Boussole*⁷.

Le thème du roman de Larnaudie est la crise des *subprimes* qui débute en 2007 et qui effraie l'écrivain. L'auteur fait la chronologie de l'effondrement des marchés financiers, mais dans la perspective d'un intellectuel français qui se trouve dans une relation ambivalente avec l'argent⁸. L'hostilité face à l'emprise de l'argent sur la société moderne se retrouve chez André Gide, Emmanuel Mounier, Jean-Paul Sartre, Philippe Sollers, etc., et en fait chez la majorité de l'intelligentsia française, qui conjugait déjà au XX^e siècle répugnance pour la richesse et doute sur la dose exacte d'interventionnisme de l'état. Pourtant, cette dernière est difficile à mesurer.

Les nations capitalistes d'Europe occidentale et d'Outre-Atlantique, qui sortent fatiguées des deux grandes guerres mondiales, auront eu besoin de plus de deux décennies de keynésianisme afin de refaire surface économiquement. À partir des années 1960, tant la société américaine que les sociétés européennes ne souffrent plus de limite à leur nouveau désir de liberté. Aux États-Unis, l'élection d'un président jeune et incommode, John Fitzgerald Kennedy, et l'ambition de découvrir l'espace à travers Apollo 8, culminent avec l'étoile montante de l'économiste Milton Friedman qui milite pour la réduction du rôle de l'état. Jamais au XX^e siècle les Américains n'ont cru davantage en l'avenir qu'à cette époque où, dégrisés par un passé trop rigide, leur idéalisme sort doucement de ses entraves.

L'interventionnisme, nécessaire afin de reconstruire une société mise à l'épreuve par les deux guerres mondiales, aurait fait son temps. La soif de liberté sur tous les plans trouve dans Milton Friedman le bon idéologue à suivre. Margaret Thatcher et Ronald Reagan décident d'appliquer les idées de celui-ci quand ils optent pour une dérégulation des marchés financiers au début des années 1980. Cette politique s'est effritée à partir de 2007 par trop de liberté... Ce n'est pas le capitalisme qui s'est retrouvé aux enfers à ce moment-là, mais tout simplement une expansion qui s'est fait remplacer par une récession afin de rappeler aux individus irrationnels que leur appétit a bien dépassé l'état de satiété.

Les périodes d'expansions, d'euphorie financière, favorisent la multiplication du nombre d'escrocs, selon l'économiste américain Charles Kindleberger (Kindleberger 2005), des « arnaqueurs », des « confidence man » comme les nomme Mathieu

⁵ Dans le roman de James Joyce l'action commence le 16 juin 1904 à huit heures du matin pour se terminer à trois heures du matin tandis que le roman de Larnaudie s'étale sur vingt-quatre heures.

⁶ Le roman de Laurence Sterne est publié en neuf volumes, dont les deux premiers à York en 1759, tandis que les sept autres voient le jour dans les dix années qui suivent.

⁷ L'action du roman de Mathias Enard, *Boussole*, est concentrée sur une nuit d'insomnie du musicologue Franz Ritter (de 23h10 à 6h).

⁸ La richesse matérielle était déjà condamnée dans Les Évangiles à plusieurs reprises. Il suffit de citer la parabole du jeune homme riche : « il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un homme riche d'entrer dans le Royaume de Dieu » (Matthieu, 19-23).

Larnaudie (2010 : 144). C'est presque à eux que le roman de Mathieu Larnaudie est dédié. Il s'agit d'enfants pauvres, « fils de pâtissier chapardeur » (*Ibid.* : 126), « gamin du Queens issu d'une famille modeste [...] d'immigrés juifs d'Europe Centrale » (*Ibid.* : 140), etc., qui grimpent socialement grâce à l'argent facile. Les noms des escrocs traversent les décennies : du fameux Carlo Ponzi dans les années 1920 à la Française Marthe Hanau (interprétée par Romy Schneider dans le film *La Banquière* en 1980), à Serge Alexandre Stavisky (joué par Jean-Paul Belmondo dans *Stavisky* en 1974) et aux plus récents Bernard Madoff (17,3 milliards de dollars de butin, condamné à 150 ans de prison en 2009) ou Allen Stanford (7 milliards, condamné à 110 ans de prison en juin 2012).

Des bulles ont su également profiter à d'intelligents spéculateurs, eux aussi nés dans des familles très pauvres, comme Warren Buffet ou George Soros ; ce dernier spécule le 16 septembre 1992 sur la baisse de la livre et vend 10 milliards de livres en quelques jours, provoquant ainsi la sortie de la devise britannique du Système Monétaire Européen. Les deux spéculateurs américains, Buffet et Soros, et d'autres moins connus, sont devenus entre-temps des milliardaires très respectables aux États-Unis, consultés par les gouvernements américains au fil du temps, présents dans les médias et très intéressés par l'humanitaire.

Mais Larnaudie ne désigne pas les personnages qui peuplent son roman par leurs patronymes. Leur soif d'argent les a dépourvus d'identité. Ils font désormais partie d'un bestiaire, Larnaudie leur attribue donc les mêmes qualités qu'aux animaux qui peuplent la jungle : « gorille » et « cobra », en souvenir aussi peut-être du lexique boursier américain, où *bull* (fr. taureau) symbolise l'acheteur et *bear* (fr. ours) symbolise le vendeur, ce qui renvoie au combat entre les deux actants principaux d'un marché financier.

Au-dessus du bestiaire trône un « héros », surnommé « maestro » par l'ouvrage de Bob Woodward, *Maestro: Greenspan's Fed and the American Boom* (Woodward 2000), ou encore « l'Économiste des économistes » (Larnaudie 2010 : 35) ou le « républicain libertarien » (*Ibid.* : 39). Nommé par « le cow-boy de cinéma devenu président républicain » (*Ibid.* : 35), « le fameux cow-boy de troisième zone » (*Ibid.* : 145) à la tête de la Réserve Fédérale, le maestro finit en « Mister Bubble, parce qu'il avait laissé se former et prospérer les bulles spéculatives technologiques, immobilières et financières qui avaient explosé depuis, emportant après et avec elles tout le système... » (*Ibid.* : 41). « Sa foi béate dans le libre marché avait été anéantie » (*Ibid.* : 43). Sa convocation devant le Congrès américain nous montre un ancien héros devenu « défroqué », un héros « destitué » (*Ibid.* : 47) qui n'oublie en revanche rien de sa froideur. C'est une sorte de procès de Nuremberg qu'il subit avec dignité. L'effondrement du système engendre l'effondrement physique des protagonistes. La phrase de Larnaudie qui se confond parfois avec un chapitre entier est prête à exploser elle aussi. Elle n'a aucune logique, mais elle regorge d'informations, elle suit le rythme de la bulle spéculative, de la crise, avec son avalanche de changements aussi stupéfiants que difficiles à gérer par un être humain. L'Histoire, avec un H majuscule, revient à plusieurs reprises dans le roman de Larnaudie (p. 32, 71, 73, 80) pour souligner justement la

vision que ces anciens enfants pauvres donnent à leur parcours et à leur ambition : le rêve d'avoir créé un État dans l'État. C'est leur représentation de l'Histoire, l'impression de la maîtriser, de la gérer et de la décider à volonté grâce à l'ingrédient le plus ancien du monde, l'argent. La crise c'est la fin de l'Histoire, la fin de l'Histoire telle qu'ils l'ont créée et qu'ils l'ont construite, la fin de « la doctrine des maîtres de Chicago et de Washington pour qui les intérêts privés et la volonté individuelle primaient sur les agencements collectifs [...] » (Ibid. : 83).

C'est un monde auquel le « président des riches » Sarkozy, « le fanfaron aux semelles rehaussées et aux épaules agitées » (Ibid. : 106), adhéra lui aussi, de la même manière que « la chancelière » connue pour ses automatismes.

Tous ces anciens enfants pauvres assurés dans leurs investissements par l'appartenance au groupe, par la pratique de la vassalité devant un « maestro » qui facilite leur enrichissement, « les plus carnassiers, les moins encombrés de scrupules déontologiques, les plus féroces et audacieux [...] des acharnés au risque » (Ibid. : 124), plongent brusquement dans la chute la plus complète, en essayant de fuir les éventuels procès (par exemple à la page 132 Larnaudie nous décrit une fuite planifiée selon un scénario hollywoodien) ou même en recourant au suicide.

La montée au pouvoir des anciens enfants nécessiteux aux États-Unis, en Allemagne, en France, au Royaume-Uni, le côté brillant et épicurien, sont décrits par le film hollywoodien *Le Loup de Wall Street*, avec un Leonardo DiCaprio déchaîné dans le rôle principal. Les courtiers, les banquiers, les assureurs, les spéculateurs apprirent vite le goût du luxe, attirés dans le roman de Larnaudie, comme dans le film de Martin Scorsese, par « l'argent, le sexe et le sang » (Ibid. : 176). Ils développèrent un réseau de plaisir et versèrent de grosses sommes pour la satisfaction de leurs caprices :

[...] tennis et golf clubs chics, les bars des grands hôtels des stations de ski ou les plages privées de villes balnéaires huppées, les fêtes hollywoodiennes et les vieilles coteries des aristocrates européennes, les cocktails des cercles mondains, les dîners des fondations philanthropiques, des œuvres communautaires ou des associations caritatives, qui sillonnent... (Ibid. : 145).

À la source des fortunes créées par Richard Fuld (patron de Lehman's Brothers), Bernard Madoff, Marcel Ospel (président de l'Union de Banques suisses), Adolf Merckle, Edouard Stern, le banquier assassiné par sa maîtresse, etc., se trouve la politique ultralibérale des *hedge funds* dont le fonctionnement a été réglementé ou plutôt dérèglementé par Alan Greenspan en personne. Dans *Le Temps des turbulences*, traduit en français et publié en 2007 chez J. C. Lattès, l'ancien directeur de La Réserve Fédérale écrivit que les profits financiers élevés ont attiré une multitude d'institutions et d'individus avisés ayant comme résultat l'accroissement des *hedge funds*, des fonds d'investissement essentiellement non régulés. C'est le marché lui-même qui régula les *hedge funds*, par le biais de l'argent investi par des clients, des banques et autres institutions (Greenspan 2007). Les *hedge funds* ont mille milliards de dollars de chiffre d'affaires, nous rappelle Alan Greenspan. La Banque américaine JP Morgan, dont Alan Greenspan fut directeur, inventa en 1994 des produits

toxiques qui allaient nourrir la crise des *subprimes*. Malgré l'essai de quelques politiciens de réguler le fonctionnement de ceux-ci, la complicité des financiers et des politiciens l'a emporté. « Entre 2000 et 2006, seize projets de loi visant à contraindre les pratiques douteuses de prêts immobiliers ont avorté aux Etats-Unis du fait de la pression politique exercée par le monde de la finance » (Chavagneux 2012 : 71). Les *hedge funds*, produits dangereux de la finance folle, une sorte de « trou noir », « happ[ent], siphonn[ent] et dévor[ent] » (Larnaudie 2010 : 155) les plus riches financiers (les investisseurs des *hedge funds* sont souvent capables de payer des tickets d'entrée élevés, de l'ordre du million de dollars).

La majorité des *hedge funds* investissent dans des actifs liquides, sans exclusion des junk bonds (en fr. obligation pourrie), des obligations à haut risque. Dès les années 1980, Michael Milken, qui dirigeait le département High-yield de la banque d'investissement Drexel Burnham Lambert, arrive à créer un énorme marché liquide de presque 300 millions de dollars en *junk bonds*. Arrêté ensuite pour fraude en 1989 et condamné à dix ans de prison, il s'est converti au bout de deux ans de prison réellement effectués en homme d'affaires charitable avec une fortune estimée à environ deux milliards de dollars.

Ces charitables hommes d'affaires qui « font du bien » à l'humanité ont changé leur fusil d'épaule aujourd'hui. Ils sont devenus des apôtres du transhumanisme. Nous retrouvons un Milken moderne dans la personne de Marc Peschanski, spécialiste des cellules-souches embryonnaires humaines, partisan du clonage thérapeutique afin d'obtenir du matériel biologique et de l'utiliser dans la guérison de certaines maladies, comme la maladie de Parkinson et la maladie de Huntington. Il arrive à obtenir beaucoup de fonds malgré leur destination terriblement peu éthique. D'autres noms peuvent s'ajouter à la liste, comme ceux de l'Américain Craig Venter ou du Britannique Ian Wilmut, tous promoteurs d'un néo-scientisme typique pour le transhumanisme qui s'appuie, entre autres, sur le néo-rationalisme athée.

Personne n'a vu venir la crise de 2007, pourtant beaucoup se sont enrichis grâce à cette anomalie économique, à cette bulle qui finira par éclater en 2007. Tout fut rendu possible à cause de la complicité entre les banques à capital privé et le monde politique, complicité de notoriété publique. Par exemple, la banque Goldman Sachs accusée en 2010 d'avoir spéculé sur l'effondrement des produits de type « *subprimes* » a compté parmi ses conseillers et vice-présidents Mario Draghi, président de la Banque Centrale Européenne entre 2011 et 2019 et ancien vice-président de Goldman Sachs pour l'Europe entre 2002 et 2005, et Mario Monti, ancien conseiller de Goldman Sachs avant de devenir en 2011 président du Conseil des ministres italien et ministre de l'Économie et des Finances. Goldman Sachs qui représente le cas de la finance insensée, responsable de la crise des *subprimes*, aidera aussi à camoufler la dette de la Grèce et ses déficits avec comme promesse l'intégration de ce pays dans la zone euro.

Mathieu Larnaudie a raison d'évoquer la cause principale de la crise qui :

[...] ne résidait pas tant en un bouleversement systémique dû à un dysfonctionnement inhérent que dans le dévoiement criminel d'un bien commun provoqué par des comportements

irresponsables, imbéciles et délictueux, par les agissements illicites et les instincts pervers de quelques individus sans morale ni vergogne, et n'était donc pas un problème politique ni même économique mais bien le fait d'une clique de voyous, de délinquants à la moralité impropre, débile, déviante [...] (*Ibid.* : 152).

Les « maîtres » de l'école de Chicago, « ses papes, ses évangélistes, ses exécutants, ses ministres, ses petites frappes et ses bras armés » (*Ibid.* : 106) s'effondreront brusquement. Leur soif finira par juguler le marché sensé s'autoréguler tout seul. Comme le souligne Dominique Viart à propos du titre du roman de Larnaudie, « *Les Effondrés* reprend en effet celui que le biologiste évolutionniste Jared Diamond choisit pour son ouvrage sur l'autodestruction des sociétés, *Collapse : How Societies Choose to Fail or Succeed*, justement traduit en français sous le titre *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* » (Viart 2015 : 104).

C'est justement « le constat d'une déficience radicale de l'espèce humaine, liée à l'inertie [et à l'inévitable] de son histoire évolutive » (Stiegler 2019 : 221) qui permet l'ouverture d'un nouvel âge de la biopolitique entamé avec le nouveau libéralisme théorisé par Walter Lippmann lors du colloque organisé à Paris du 26 au 30 août 1938. Les individus sont des êtres (ir)rationnels dont le but est de maximiser leurs propres intérêts et finissent par contrôler l'État légitime, si celui-ci s'y laisse entraîner. « Les mécanismes de pouvoir » (Foucault 1944 : 759) ont fini par déplacer la logique de Foucault de gouvernementalité (Foucault 2004 : 192)⁹ libérale (apparue au milieu du XVIII^e siècle) vers la gouvernance des processus économiques, manipulés à leur tour par la soif d'un gain immédiat.

4. Conclusion

Tout littéraire qu'il soit, le roman de Larnaudie invoque un lexique économique, des théories financières, une prise directe sur une réalité avérée, sur un effondrement de plus après la Chute du Mur de Berlin : la chute du système financier, et donc du capitalisme même aux yeux du commun des mortels. Larnaudie fait entrer dans la littérature française contemporaine, désignée comme « relationnelle » par Dominique Viart (< www.fabula.org > [03/1/2020]), des questions économiques complexes, et montre la vanité des discours qui les entourent. C'est là la force et la nouveauté de son texte.

Le livre de Larnaudie n'est pas une dénonciation personnalisée. Encore moins l'attachement à un personnage mordillé et modifié par des événements extérieurs à lui-même. Le rôle principal revient au récit même. C'est la chronique d'une crise vue par un de ses écrivains contemporains. L'épuisement, l'effondrement, illustré par une phrase abusive, vient remplacer une idéologie enveloppée dans une rhétorique flamboyante, qui a eu son idéologue, Milton Friedman, mais aussi son Méphistophélès, Alan Greenspan. Les autres acteurs du récit se sont fait plaisir et profitent, en répétant ses mots-clés, de ce qui fut pour un certain temps l'idéologie du bonheur : « le profit, le libre-échange, l'investissement, le crédit, la croissance, des mots comme des sésames, des talismans » (Larnaudie 2010 : 10). L'Histoire cor-

⁹ Michel Foucault appelle gouvernementalité « la manière dont on conduit la conduite des hommes ».

rigera vite ces erreurs pour que le cycle puisse recommencer avec d'autres personnages comme acteurs principaux...

En même temps, par son livre *Les Effondrés*, Mathieu Larnaudie confirme encore une fois son appartenance au collectif Inculte. Les Incultes mettent en place un nouveau mode d'envisager le réel. Pour eux, le roman n'a plus de force idéologique, mais l'ambition de recréer le réel, unique, en fonction d'une perception individuelle, avec des outils communs, spécifiques au collectif Inculte : la construction de la phrase, la technique des collages, le resserrage du temps narratif, la logique du sens, la conversion de l'écriture en héros proprement dit du roman, le rapport avec le matériau, une littérature construite autour de la primauté de la matière sur l'idée, une écriture déliée de la question de la vérité.

Le roman vu par les Incultes est en rapport étroit avec le matériau ; la littérature est le reflet de son époque (produit de son contexte socio-économique) de la même manière qu'elle décharge sur le réel une vision fragmentaire, interprétative de celui-ci. Nous pouvons ainsi citer des exemples d'auteurs Incultes impliqués dans la ré-contextualisation du réel, comme évidemment Mathieu Larnaudie dans *Notre désir est sans remède* et dans *Les Effondrés*, mais aussi Mathias Enard dans *Boussole*, Arno Bertina dans *Je suis une aventure, J'ai appris à ne pas rire du démon* ou Oliver Rohe dans *Nous autres* et dans *Une année en France*.

Bibliographie

- BÉGAUDEAU, François et alii (2007), « 10, rue Oberkampf » dans *Devenirs du roman*, Paris : Inculte, 15-35.
- CHAVAGNEUX, Christian (2012), « Le temps des Madoff », dans *Le Nouvel Observateur* hors-série, *Le Pouvoir et l'argent* 81, 70-73.
- CLERC, Thomas (2005), *Maurice Sachs, le désœuvré*, Paris : Allia.
- CLERC, Thomas (2014), « Biopics aujourd'hui », dans *Devenirs du roman*, Paris : Inculte, 117-123.
- COLLECTIF INCULTE (2007), *Devenirs du roman*, Paris : Inculte.
- COLLECTIF INCULTE (2014), *Devenirs du roman*, Paris : Inculte.
- DEMANZE, Laurent, Séminaire Observatoire des écritures contemporaines 2016-2017, Université Paris-Nanterre, *Mathieu Larnaudie : pratique romanesque et réflexion théorique*, 18 avril 2017.
- FOUCAULT, Michel (1944), *Dits et Écrits*, II, Paris : Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1971), *L'Ordre du discours*, Paris : Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (2004), *Naissance de la biopolitique*, Paris : Gallimard.
- GEFEN, Alexandre (2016), « Le monde n'existe pas : le "nouveau réalisme" de la littérature française contemporaine », dans Majorano, M. (éd.), *L'incoerenza creativa nella narrativa francese contemporanea*, Macerata : Quodlibet Studio, 115-125.
- GREENSPAN, Alan (2007), *Le Temps des turbulences*, Paris : J C Lattès, traduit de l'anglais par Thierry Piélat et Georges Nicolas.
- KINDLEBERGER, Charles (2005), *Manias, Panics and Crashes: a History of Financial Crises*, New Jersey: John Wiley & Sons.
- LACAN, Jacques (2001), « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris : Seuil.
- LARNAUDIE, Mathieu (2002), *Habitations simultanées*, Tours : Farrago-Léo Scheer.

- LARNAUDIE, Mathieu (2007), *Pôle de résidence momentanée*, Paris : Les petits matins.
- LARNAUDIE, Mathieu (2009), « Propositions pour une littérature Inculte. [Mathieu Larnaudie répond à Alain Robbe-Grillet] », *La Nouvelle Revue Française* 588, 338-354.
- LARNAUDIE, Mathieu (2010), *Les Effondrés*, Paris : Actes Sud.
- LARNAUDIE, Mathieu (2012), *Acharnement*, Paris : Actes Sud.
- LARNAUDIE, Mathieu (2014), « Empoigner le monde – Captures et Captations – » dans *Devenirs du roman*, Paris : Inculte, 83-104.
- LARNAUDIE, Mathieu (2015), *Notre désir est sans remède*, Paris : Actes Sud.
- LARNAUDIE, Mathieu (2016), « Les identités mouvantes de Mathieu Larnaudie : entretien avec Thierry Guichard », *Le Matricule des Anges* 172, 18.
- LARNAUDIE, Mathieu (2018), *Les jeunes gens*, Paris : Grasset.
- LAUGIER, Sandra - FERRARESE, Estelle (éds.) (2018), *Formes de vies*, Paris : CNRS Éditions.
- PRADEAU, Christophe (2014), « La Résonance », dans *Devenirs du romans*, Paris : Inculte, 125-136.
- SIMON, Claude (2006), *Le Jardin des Plantes*, dans *Œuvres*, Paris : Gallimard (La Pléiade).
- SOLMINIHAC DE, Olivier (2007), « L'Épiphanie de la matière », dans *Devenirs du roman*, Paris : Inculte, 225-237.
- SORMAN, Joy (2011), *Paris Gare du Nord*, Paris : Gallimard (coll. L'Arbalète).
- SORMAN, Joy (2016), *L'Inhabitable*, Paris : Gallimard (coll. L'Arbalète).
- STIEGLER, Barbara (2019), « Il faut s'adapter ». *Sur un nouvel impératif politique*, Paris : Gallimard.
- VASSET, Philippe (2003), *Exemplaire de démonstration : Machines, I*, Paris : Fayard.
- VASSET, Philippe (2004), *Carte muette : Machines, II*, Paris : Fayard.
- VASSET, Philippe (2014), « Vous êtes (sans doute) ici (à moins que) ... », dans *Devenirs du roman*, 241-246.
- VIART, Dominique (2015), « La crise financière et l'effondrement des discours dans Les Effondrés de Mathieu Larnaudie », *Lendemain* 157, 97-107.
- VIART, Dominique - ASHOLT, Wolfgang (2020), « L'œuvre de Mathias Énard, les Incultes et le roman contemporain français. Regards croisés », dans MESSLING, M. - RUHE, C. - SEAUVE, L. - DE SENARCLENS, V. (éds.), *L'érudition du roman. L'œuvre de Mathias Énard*, Amsterdam / New York : Rodopi / Brill, 4-31.
- WOODWARD, Bob (2000), *Maestro: Greenspan's Fed and the American Boom*, New York: Simon and Schuster.

Sitographie

- LE COLLECTIF INCULTE, <<https://inculte.fr/auteurs/collectif-inculte/>> [03/1/2020].
- VIART, Dominique, *Comment nommer la littérature contemporaine ?* <www.fabula.org> [03/1/2020].

